

Guy Poirier, Christian Guilbault et Jacqueline Viswanathan (dir.), *La francophonie de la Colombie-Britannique : mémoire et fiction*, Ottawa, Éditions David, série « Espaces culturels francophones », vol. III, 2012, 215 p.

Robert A. Papen

Number 38-39, Fall 2014, Spring 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1039723ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1039723ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Papen, R. A. (2014). Review of [Guy Poirier, Christian Guilbault et Jacqueline Viswanathan (dir.), *La francophonie de la Colombie-Britannique : mémoire et fiction*, Ottawa, Éditions David, série « Espaces culturels francophones », vol. III, 2012, 215 p.] *Francophonies d'Amérique*, (38-39), 220–225.
<https://doi.org/10.7202/1039723ar>

lynx a-t-elle été écrite à partir de toute une documentation nécessaire non seulement pour inscrire le roman dans l'histoire, mais aussi pour en saisir les approximations, les confusions ou les contradictions nourries par le manque de collaboration des acteurs d'Octobre (chacun étant préoccupé de forger son image devant l'histoire) et entretenues par les omissions des articles de presse et des archives, voire par la désinformation. De sorte que le roman aura d'abord été le laboratoire intellectuel d'un travail d'analyse préalable à la mise en intrigue.

Si le roman a quelque supériorité sur l'histoire, c'est aussi, et surtout peut-être, parce qu'il est le produit d'un homme qui pense et qui est en situation dans son temps. Le FLQ, insiste Hamelin, « fut, et demeure, le symptôme d'une culture. Une culture dans laquelle j'ai été et continue d'être immergé, d'abord du seul fait de ma naissance, ensuite par mon travail d'écrivain et mes convictions d'intellectuel indépendantiste de gauche » (p. 124). C'est, en effet, la seule position intellectuelle recevable, celle qui donne tout son sens à Octobre comme héritage.

Bibliographie

FERRON, Jacques (1985). « Un procès gênant », *Les lettres aux journaux*, colligées et annotées par Pierre Cantin, Marie Ferron et Paul Lewis; préface de Robert Millet, Montréal, VLB éditeur, 1985.

François Ouellet
Université du Québec à Chicoutimi

Guy Poirier, Christian Guilbault et Jacqueline Viswanathan (dir.),
La francophonie de la Colombie-Britannique : mémoire et fiction,
Ottawa, Éditions David, série « Espaces culturels francophones »,
vol. III, 2012, 215 p.

S'il y a une francophonie canadienne qui est peu et mal connue, c'est bien celle de la Colombie-Britannique. Néanmoins, celle-ci existe, et ce, depuis très longtemps, même avant la Confédération. Aujourd'hui, si les communautés francophones historiques ont plus ou moins disparu, que ce soit celles des Métis francophones établies autour des postes de traite de la Compagnie du Nord-Ouest, comme les forts Saint John (1793), Saint James (1806), George (1807), etc., ou la seule communauté à majorité francophone qui ait existé, Maillardville, la francophonie

britannico-colombienne du *xxi*^e siècle – minoritaire, il va sans dire – est extrêmement complexe et difficile à saisir. C’est grâce à la série dirigée par Guy Poirier et ses collègues que nous pouvons lever quelque peu le voile et découvrir certaines facettes fascinantes de cette francophonie. Ce collectif est le troisième volume de la série « Espaces culturels francophones », les deux premiers ayant été dirigés par Guy Poirier et ses collaborateurs en 2004 (volume I) et 2007 (volume II).

Dans l’introduction, Poirier présente les articles du collectif et évoque justement « la présence (trop?) subtile du fait français en Colombie-Britannique », mais qui « ne cesse pourtant de nous interpeller » (p. 8).

Le premier article, « Image de l’Ouest canadien dans les *Drames de l’Amérique du Nord* de Henri-Émile Chevalier », est de la plume de Louise Frappier, de l’Université d’Ottawa. Elle présente cet auteur prolifique d’origine française qui, durant la seconde moitié du *xix*^e siècle, a publié une quinzaine de romans d’aventures ayant pour cadre géographique l’Ouest canadien et comme personnages, coureurs de bois, chercheurs d’or, engagés de la Compagnie de la Baie d’Hudson ou de la Compagnie du Nord-Ouest, chasseurs de bisons, trappeurs, etc., bref le gotha historique de l’Ouest. Frappier résume en quelques pages l’action des romans. Selon l’auteure, Chevalier établit sans cesse « une tension qui cherche à opposer la civilité des Blancs à la sauvagerie des “Peaux-Rouges”, la valeur des Canadiens français à la fourberie des Anglais » (p. 30). Nous remercions Louise Frappier de nous avoir fait découvrir ce romancier, trop peu connu de nos jours, mais dont certaines œuvres, telles que *Les derniers Iroquois*, *Les Nez-Percés*, *Poignet-d’Acier* et *La Tête-Plate*, sont maintenant disponibles sur Internet.

Le deuxième article, « Histoires francophones de la ruée vers l’or » de Guy Poirier, traite, comme le titre l’indique, des deux ruées vers l’or en Colombie-Britannique (le fameux Klondike) et au Yukon, à la fin du *xix*^e siècle et au début du *xx*^e. Poirier rappelle que le Québec a été partie prenante de cette (folle?) aventure puisque Jeanne Pomerleau (1996) « soutient qu’environ 10 000 hommes et une centaine de femmes quittèrent le Québec pour la seconde ruée vers l’or entre 1897 et 1907 » (p. 34). La première partie de l’article fait état des conseils qu’un certain Raoul Rinfret prodiguait aux futurs chercheurs d’or dans deux publications, *Yukon et son or* et le *Guide du mineur*. La seconde partie de l’article traite des récits de Gustave Gervais, témoin de la dernière ruée

vers l'or, interviews colligés par nul autre que Marius Barbeau à New Hazelton, en 1920.

Il s'avère que la plupart des récits de Gervais s'intéressent davantage aux déplacements et aux voyages qu'à l'activité minière et à la prospection. Néanmoins, ces récits nous font comprendre toutes les difficultés, toutes les misères, voire les horreurs auxquelles faisaient face les aventuriers de cette époque. La troisième partie de l'article concerne un autre témoignage à propos de la ruée vers l'or, celui d'une femme cette fois-ci. Il s'agit d'un ouvrage d'Émilie Tremblay, première femme à franchir le fameux *Chilcoat Pass*. Poirier conclut en regrettant le fait que les récits oraux de Gustave Gervais « dorment encore dans les archives de Marius Barbeau. Il s'agit vraiment d'un trésor de la littérature orale et populaire encore trop peu connu » (p. 50).

Le troisième article du collectif, « Construction identitaire et évolution de l'inscription du corps de la femme sensuelle chez Marguerite-A. Primeau », est signé par Pamela Sing, du Campus Saint-Jean de l'Université de l'Alberta. Marguerite Primeau est une Franco-Albertaine qui a fait carrière comme professeure de littérature française à l'Université de la Colombie-Britannique et qui est l'auteure de cinq ouvrages, dont trois romans – *Dans le muskeg* (1960), *Maurice Dufault, sous-directeur* (1983) et *Sauvage Sauvageon* (1984) – et deux recueils de nouvelles – *Le Totem* (1988) et *Ol' Man, Ol' Dog et l'enfant* (1995). Sing note que, même si Primeau a poursuivi la majeure partie de sa carrière professionnelle en Colombie-Britannique, elle a « vécu, grandi, étudié et travaillé dans sa province natale, l'Alberta, au sein d'une communauté franco-catholique qui se conformait à l'idéologie cléric-nationaliste de la survivance du Canada français » (p. 51-52) et qu'elle devait donc évoluer dans un contexte où l'idéal de la femme était celui « de la femme gardienne de la foi, de la langue et des traditions, qui, en tant que mère-épouse-femme d'intérieur, était pudique, passive, voire soumise à son mari » (p. 52). L'objectif de l'analyse des œuvres de Primeau par Pamela Sing sera donc de montrer « dans quelle mesure et de quelles manières [Primeau] a réussi à affirmer le corps érotique féminin dans et par l'écriture » (p. 53). Sing constate que Primeau vise premièrement « à établir un lien entre la sexualité féminine et une altérité fondée, elle, sur le tabou du métissage » (p. 71). Deuxièmement, chez Primeau, « les femmes sensuelles [...] ne sont presque jamais représentées à la maison, mais en train de circuler dans les espaces ouverts » (p. 73). Sing conclut

que « l'écriture chez Marguerite-A. Primeau suggère la nécessité de reconnaître les femmes sexuées qui ont le courage de s'affirmer comme sujets : cela contribue à imaginer la construction d'une société sans perpétuer les rapports de domination entre les sexes » (p. 75).

Les deux articles suivants portent sur l'œuvre de Monique Genuist, auteure d'une dizaine de romans et de plus de vingt récits et essais. Née en Alsace-Lorraine en 1937, Genuist (née Iung), s'est installée à Saskatoon, en Saskatchewan, avec son mari Paul, où ils ont enseigné la littérature française pendant vingt-cinq ans, avant de s'établir en Colombie-Britannique à leur retraite.

Le premier des deux textes est de Kathleen Kellett-Betsos, de l'Université Ryerson. Elle précise dès le début que les romans de Genuist évoquent surtout les problèmes de l'expérience de l'immigrant en Amérique, où « [s']entremêlent fiction et autofiction pour raconter le trajet de l'immigrant qui aboutit soit à l'intégration à la société d'accueil, soit au malaise de l'exil, souvent suivi du retour au pays natal » (p. 77).

Selon Kellett-Betsos, « la perception du Nouveau Monde et de l'Autre se modifie au cours de l'œuvre romanesque de Genuist à travers les étapes suivantes : 1) les racines du désir d'altérité et la fascination de l'Amérique à partir du pays d'enfance ; 2) la difficile adaptation de l'immigrant français dans l'ouest du Canada ; 3) l'expérience de l'altérité dans une Amérique historiquement métissée ; et finalement 4) l'intégration réussie : le pays d'enfance vu de la terre d'accueil » (p. 79). L'article poursuit en examinant un à un les romans de Genuist à la lumière de ces quatre thèmes. En conclusion, Kellett-Betsos estime que « Monique Genuist inscrit sa propre œuvre dans la littérature canadienne-française qu'elle a enseignée pendant des années en Saskatchewan » (p. 101) et que « l'enracinement passe donc non seulement par les liens affectifs à la nature et à la famille, mais par l'intégration à la vie culturelle du Canada français au moyen d'une contribution considérable à la littérature francophone en émergence en Colombie-Britannique » (p. 102).

Le second article présente la transcription d'un entretien entre Monique Genuist et Marie-France Auger qui s'est déroulé en 2004, au moment où cette dernière rédigeait son mémoire de maîtrise à l'Université Simon Fraser. Y sont abordés divers sujets tels que le féminisme, l'idéologie post-moderne, l'incapacité pour l'immigrant français de s'adapter à sa société d'accueil, la vie sereine en Colombie-Britannique, le retour éventuel

en Europe et l'importance de la présence francophone en Colombie-Britannique. L'entrevue est suivie d'une bibliographie des œuvres de Monique Genuist (p. 116-118).

L'article suivant, de Laurent Poliquin, de l'Université du Manitoba, s'intitule « Du déni à la réappropriation de la culture métisse en Colombie-Britannique : le cas de David Bouchard ». Ce dernier est un Métis de descendance canadienne-française d'un côté, et de descendance autochtone variée de l'autre. En dépit du fait qu'il n'a commencé à écrire qu'en 1990, Bouchard est un auteur des plus prolifiques, car ses nombreuses œuvres – surtout des livres pour la jeunesse, mais également deux ouvrages pédagogiques sur la lecture – tirées à plusieurs milliers d'exemplaires, ont été rédigées surtout en anglais (trente-neuf ouvrages à ce jour), dont quinze également en français et onze qui comportent une version en langue autochtone (ojibwé, cri, mohawk, mi'kmaq, inuktitut, kwakwala et mitchif!).

Selon Poliquin, un des thèmes centraux et récurrents chez Bouchard serait la récupération de la culture autochtone, ou comme le dit Poliquin (p. 129) « la recherche ancestrale de l'Être autochtone », par exemple, « le rapport totémique des êtres avec leur gardien spirituel » dans *Je suis corbeau* (2007). Cela amène Poliquin à se poser la question suivante : « Comment parler d'une littérature franco-colombienne, canadienne-française ou canadienne-anglaise, quand l'auteur cherche d'abord à valoriser la culture autochtone et métisse? » (p. 133)

L'avant-dernier article du collectif, de François Paré, de l'Université de Waterloo, a pour titre « *Les Fossoyeurs* d'André Lamontagne : stéréoscopie de Québec ». Comme le titre l'indique, Paré analyse le premier roman du professeur de littérature québécoise, André Lamontagne, de l'Université de la Colombie-Britannique, originaire de la ville de Québec, *Les Fossoyeurs : dans la mémoire de Québec*, publié aux Éditions David en 2010. Paré conclut en soulignant que « le narrateur mis en scène par Lamontagne se penche graduellement sur toutes les communautés d'exclusion que recèle l'histoire de sa ville natale. De quoi Québec a-t-elle pu être la ville fondatrice? Quelles voix nous parlent encore de ses nombreux cimetières? » (p. 146)

Le dernier article, « Langue française en Colombie-Britannique : aspects linguistiques et pédagogiques », signé par Christian Guibault, de l'Université Simon Fraser, est, comme le suggère le titre, le seul du

collectif qui n'est pas consacré à une étude littéraire. Guilbault offre plutôt un portrait analytique de la situation de la langue française en Colombie-Britannique et des principales caractéristiques de la communauté francophone de la province; il explique également comment celle-ci se distingue des autres communautés francophones au Canada. Une seconde section considère certains aspects de l'enseignement du français dans un contexte minoritaire, tel qu'on le trouve en Colombie-Britannique, et se penche sur l'épineuse question de la norme linguistique et pédagogique à privilégier dans cet enseignement.

Enfin, le collectif dirigé par Guy Poirier, Christian Guilbault et Jacqueline Viswanathan inclut trois textes de création. Il s'agit de la nouvelle « Le Cygne » d'Inge Israel (p. 175-196), d'un bref texte de Ying Chen intitulé « Texte préparé pour la Fête de la francophonie à Murcia » (p. 197-200) et de la nouvelle « Les vendredis de Monsieur Fixe » de Réjean Beaudoin (p. 201-215).

Bibliographie

POMERLEAU, Jeanne (1996). *Les chercheurs d'or : des Canadiens français épris de richesse et d'aventure*, Sainte-Foy, Éditions J.-C. Dupont, 1996.

Robert A. Papen
Université du Québec à Montréal

Louise Ladouceur, *Dramatic Licence: Translating Theatre from One Official Language to the Other in Canada*, traduit du français par Richard Lebeau, Edmonton, University of Alberta Press, 2012, 279 p.

Recenser un ouvrage francophone portant sur la traduction du théâtre d'une langue officielle à l'autre au Canada est certainement une nécessité. Recenser sa traduction anglaise, c'est un privilège qui montre la pluralité linguistique de cette nation située à la croisée des cultures et des langues. En tant qu'espace géographique, politique et culturel polyvalent, le Canada constitue un exemple probant de la coexistence, certes problématique, de deux littératures tout à fait distinctes, avec des horizons d'attente et des contraintes qui leur sont propres, parfois même irréconciliables. L'ouvrage de Louise Ladouceur, dans une excellente traduction vers l'anglais de Richard Lebeau, *Dramatic Licence: Translating Theatre from One Official Language to the Other in Canada*, réussit avec justesse à élucider les enjeux